



KEIGO HIGASHINO

Les sept divinités du bonheur

roman traduit du japonais par Sophie Refle

actes noirs
ACTES SUD

LES SEPT DIVINITÉS DU BONHEUR

“Actes noirs”

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

LA MAISON OÙ JE SUIS MORT AUTREFOIS (prix Polar international de Cognac), 2010 ; Babel noir n° 50.

LE DÉVOUEMENT DU SUSPECT X, 2011 ; Babel noir n° 70.

UN CAFÉ MAISON, 2012 ; Babel noir n° 97.

LA PROPHÉTIE DE L'ABELLE, 2013 ; Babel noir n° 128.

L'ÉQUATION DE PLEIN ÉTÉ, 2014 ; Babel noir n° 157.

LA LUMIÈRE DE LA NUIT, 2015 ; Babel noir n° 173.

LA FLEUR DE L'ILLUSION, 2016 ; Babel noir n° 204.

LES DOIGTS ROUGES, 2018 ; Babel noir n° 237.

LES MIRACLES DU BAZAR NAMIYA, 2020 ; Babel n° 1780.

LE NOUVEAU, 2021.

Titre original :

Kirin no Tsubasa

Éditeur original :

Kōdansha Ltd, Tokyo

© Keigo Higashino, 2014

Tous droits réservés

Initialement publié en 2011 par Kōdansha Ltd, Tokyo

Publié avec l'accord de Kōdansha Ltd

Photographie de couverture :

Nihonbashi et Nihonbashigawa à Tokyo © Getty images

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16809-4

KEIGO HIGASHINO

Les Sept Divinités
du bonheur

roman traduit du japonais
par Sophie Refle

ACTES SUD

Il n'était pas encore 21 heures lorsque l'homme passa à côté du poste de police de Nihonbashi. L'agent qui en était sorti quelques instants plus tôt pour surveiller les environs l'aperçut de dos.

Déjà fin souïl à cette heure-ci, pensa-t-il, car l'homme titubait. Comme il n'avait pas vu son visage, il était incapable de deviner son âge, mais d'après sa coupe de cheveux, l'inconnu de taille et de corpulence moyennes devait avoir la cinquantaine. Et même de loin, son costume marron semblait de bonne qualité. Il en tira la conclusion qu'il était inutile de lui adresser la parole.

D'un pas chancelant, l'homme continua vers le pont, celui de Nihonbashi, construit en Meiji 44, c'est-à-dire en 1911, classé bien culturel important. Il voulait apparemment passer du côté du grand magasin Nihonbashi Mitsukoshi.

Le policier se désintéressa de l'inconnu et observa les alentours. Il y avait un peu moins de piétons que dans la journée, mais la circulation automobile demeurait intense. Dans une période de récession, il faut travailler encore plus. La nuit était tombée, mais le flot de camions et de fourgonnettes était ininterrompu. Les seules différences avec l'époque d'avant la récession étaient qu'ils étaient moins chargés et transportaient des marchandises

de moindre valeur. Et le pont était le point d'origine des routes du Japon sur lesquelles les commerçants suaient sang et eau.

Un groupe d'une dizaine de touristes, des Chinois à en juger par leur apparence, le traversèrent, les yeux levés vers les autoroutes urbaines qui passaient au-dessus. L'agent de police n'eut aucun mal à imaginer de quoi ils parlaient. Pourquoi avoir construit une structure aussi laide au-dessus d'un pont aussi beau, se demandaient-ils sans doute. Que pouvaient éveiller en eux qui venaient d'un pays immense les explications du guide – Tokyo avait besoin d'un réseau d'autoroutes urbaines pour les Jeux olympiques de 1964, mais acquérir les terrains nécessaires était impossible ?

Le policier balaya de nouveau le pont des yeux et quelque chose retint son attention. L'homme de tout à l'heure s'appuyait au socle des statues de *qilin** qui ornent le pont.

Le policier l'observa pendant quelques secondes. L'individu était immobile.

“Il m'embête, celui-là. Il ne va quand même pas s'endormir là à cette heure-ci...”

Il émit un “tss” désapprobateur et se dirigea à grandes enjambées vers le pont.

Il croisa d'autres passants, mais aucun d'entre eux ne paraissait avoir remarqué l'homme. À Tokyo, voir un sans-abri ivre, assis ou couché sur un trottoir, n'a rien d'exceptionnel.

Le policier était tout près maintenant. Les *qilin*, ces animaux mythiques qui ressemblent beaucoup aux dragons de l'Occident, avaient l'air de baisser les yeux vers

* Animal composite de la mythologie chinoise, parfois appelé “cheval-dragon”. En japonais, il est prononcé *kirin*, et signifie aussi “girafe”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

l'individu qui courbait le dos devant eux comme pour leur adresser une prière.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda l'agent de police en posant la main sur son épaule. Vous dormez ? Allez, réveillez-vous !

Il le secoua légèrement et l'homme commença à s'écrouler. Le policier le retint, surpris. Il y va fort, celui-là, il est complètement soûl, se dit-il. Au même moment, il se rendit compte que quelque chose ne collait pas. Il ne percevait aucune odeur d'alcool. Ah, il n'est pas soûl, pensa-t-il. Il aurait eu un malaise ? Non, ce n'est pas ça, continua-t-il intérieurement.

Ses yeux se posèrent sur le torse de l'inconnu. Quelque chose était planté dedans. Et sa chemise était rouge sombre.

Oh là là, il faut que j'appelle le commissariat, se dit-il. Il était bien sûr équipé d'un talkie-walkie, mais dans l'instant, il ne savait plus dans quelle poche il l'avait mis.

Elle afficha le calendrier du mois suivant sur l'écran de son téléphone et le posa sur la table de manière que son interlocuteur le voie aussi.

— Le jour anniversaire tombe le troisième mercredi. Le samedi ou le dimanche précédents vous conviendraient ? Moi, je pense que je pourrai m'arranger, dit Tokiko en montrant du doigt les jours dont elle parlait.

Mais elle n'obtint pas de réponse. Son interlocuteur ne regardait pas l'écran mais un point derrière elle.

— Kyōichirō... glissa-t-elle.

Il fit un petit geste de la main comme pour lui intimer de se taire, le regard fixe mais vigilant.

Elle se retourna. Un homme âgé à lunettes, assis à deux tables de la leur, consultait son téléphone. D'après le verre de ses lunettes, il était presbyte.

Kaga Kyōichirō se leva, s'approcha du vieil homme à grands pas et lui adressa la parole en parlant bas. Puis il revint vers Tokiko.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Oh, rien de grave, répondit Kaga en levant sa tasse de café. Juste que ce monsieur venait d'emprunter un stylo à la serveuse.

— Et alors ?

— En fait, il était en train de parler à quelqu'un au téléphone à ce moment-là. J'ai vu qu'il notait quelque chose sur une serviette en papier. Et quand il a tapoté son écran après avoir raccroché, je me suis dit que peut-être...

— Peut-être ?

— Peut-être venait-il de recevoir un appel de quelqu'un qu'il connaissait bien, et que cette personne lui avait dit qu'elle venait changer de numéro. Je lui ai demandé si c'était le cas, et il m'a dit oui. C'est ce que son petit-fils étudiant venait de lui expliquer. Je lui ai suggéré d'essayer d'abord de le contacter à l'ancien numéro.

— Vous voulez dire qu'il s'agissait de...

— Oui, acquiesça Kaga. Il pouvait s'agir d'une tentative d'escroquerie, comme il y en a beaucoup en ce moment. On appelle quelqu'un, on lui fait changer un numéro enregistré. Le lendemain, on le rappelle. Le nom du petit-fils apparaît sur l'écran, le grand-père ne pense pas que l'appel peut venir de quelqu'un d'autre.

Le vieil homme en question s'approcha d'eux. Il marchait avec peine.

— Vous m'avez rendu un fier service ! J'ai appelé le numéro que j'avais dans mes contacts et mon petit-fils a répondu. Il n'a pas plus perdu son téléphone que changé de numéro. Et sa voix n'a rien à voir avec celle de l'homme à qui je venais de parler. J'ai vraiment failli me faire avoir.

— Mais heureusement, vous ne vous êtes pas fait prendre. À votre place, j'enregistrerais le numéro qui vous a appelé sous le nom "escroc". Ne décrochez pas s'il vous rappelle mais contactez tout de suite le commissariat le plus proche.

— Je n'y manquerai pas. Encore merci, répondit le vieil homme en inclinant la tête, avant de se diriger vers la sortie.

L'air content, Kaga finit son café. Son regard n'avait plus la même intensité.

— Vous avez vraiment du nez, vous, glissa Tokiko.

— Comme un chien, vous voulez dire ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais ce doit être fatigant de toujours faire attention à tout.

— C'est une déformation professionnelle. Contre laquelle je ne peux malheureusement rien.

Il reposa sa tasse, et tourna les yeux vers l'écran du téléphone de Tokiko.

— Désolé de cette interruption. Reprenons.

Elle lui proposa les mêmes dates. Kaga prit une expression embarrassée.

— Ces jours-là, j'ai bien peur d'être très pris. Ce week-end-là ne m'arrange pas.

— Le week-end précédent, alors ? Je pense que je pourrai me débrouiller.

— Non. Ce mois-ci et le suivant, il se passe beaucoup de choses au commissariat. Par contre, au milieu du mois d'après, ça devrait aller.

Tokiko le dévisagea, surprise.

— Impossible. On ne peut pas organiser de service anniversaire après la date de décès.

— Mais je ne peux vraiment pas m'arranger. Notre commissariat couvre un territoire très vaste, nous manquons de personnel et nous croulons toujours sous le travail.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas demander à revenir au commissariat de Nerima ?

— Là-bas non plus, je n'avais pas beaucoup de temps libre, répondit Kaga en se frottant la tempe de l'index.

Elle poussa un soupir.

— Je sais que vous êtes très occupé. Et qu'il y a des impondérables dans votre profession. Mais ce sera

certainement pareil dans deux mois. Vous préféreriez ne pas organiser ce service anniversaire, c'est tout.

— Pas du tout.

— Mais si. Je ne veux pas me fâcher, faisons comme je le souhaite. Le service pour le deuxième anniversaire du décès de votre père aura lieu le deuxième samedi du mois prochain à 11 heures du matin. Tout est clair, n'est-ce pas ? Vous n'avez plus qu'à me dire que vous me faites confiance pour tout organiser.

Mais Kaga n'obtempéra pas. Les sourcils froncés, il réfléchissait.

Tokiko tapa sur la table.

— Kyōichirō !

Il se redressa.

— Vous me faites peur !

— Répondez-moi. Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ?

Au moment où il allait acquiescer à contrecœur, son téléphone sonna dans sa poche.

— Excusez-moi, dit-il en se levant pour aller répondre à l'extérieur.

Elle réussit à ne pas manifester son énervement et tendit la main pour prendre sa tasse de thé. Un coup d'œil sur sa montre lui apprit qu'il était plus de 21 heures. Après son service à l'hôpital, elle avait dîné dans le restaurant de quartier où elle avait ses habitudes, et était ensuite venue dans ce café de Ginza qui n'était pas loin du commissariat de Nihonbashi où travaillait Kaga. C'était, selon lui, le seul horaire possible.

Il revint, le visage sombre. Tokiko devina qu'il venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

— Je suis désolé mais je dois y aller, expliqua-t-il d'un ton contrit.

— Vous retournez au travail maintenant ? Les horaires de travail n'existent pas pour vous ?

Sa plaisanterie ne fit naître aucun sourire chez lui.
— C'est une urgence. Il s'est passé quelque chose tout près d'ici. Je dois y aller, répéta-t-il.

En voyant son regard grave, elle décida de se taire.

— Mais comment allons-nous faire, alors ? demanda-t-elle en lui montrant à nouveau le calendrier.

Une expression hésitante apparut sur le visage de Kaga, mais il hocha la tête.

— D'accord pour ce que vous proposez. Je m'en remets à vous. Mais...

Il s'interrompit et se passa la langue sur les lèvres.

— Je ne peux pas vous garantir que je serai là.

Elle baissa la tête et lui adressa un regard oblique.

— Et moi, je voudrais que vous me promettiez que vous serez là.

Kaga parut embarrassé. Elle le remarqua et esquissa un sourire.

— Je m'avoue vaincue. D'autant plus que je suis sûre que votre père dirait que votre travail a la priorité.

Il se gratta la tête, penaud.

— Je ferai ce que je peux, dit-il.

Ils sortirent ensemble du café et Kaga héla un taxi. Il invita Tokiko à s'y asseoir, mais elle refusa.

— Je rentrerai en métro. Prenez-le donc.

— Ah bon... Eh bien dans ce cas... Portez-vous bien !

— Ne vous épuisez pas, répondit-elle.

Il hocha la tête et monta dans le taxi, l'air affable. Quand il annonça la destination au chauffeur, son expression était redevenue grave. La voiture démarra. Kaga grimaça un sourire.

Elle regarda le taxi s'éloigner en se souvenant du jour où le père de Kaga, Takamasa, était mort, presque deux ans auparavant. Elle était avec lui, car elle était son infirmière. La sœur et le neveu du patient étaient aussi présents.

Kaga, son fils unique, était arrivé après que son père avait rendu son dernier souffle. Il était absent non parce qu'il avait eu un empêchement, mais parce qu'il avait décidé de ne pas être là. Il était d'ailleurs très rarement venu le voir à l'hôpital. Vu de l'extérieur, il s'était conduit comme un mauvais fils. Son cousin, Matsumiya, paraissait lui en vouloir.

Tokiko, quant à elle, savait que Kaga n'était en aucune façon un fils distant. Plus affecté que quiconque par la fin proche de son père, il voulait avant tout lui permettre de vivre ses derniers moments d'une manière satisfaisante pour lui. Mais son sens des valeurs lui interdisait de montrer ses sentiments, que Tokiko avait entrevus dans les e-mails qu'il lui envoyait de temps en temps.

Elle avait assisté à la cérémonie funèbre. L'assistance était composée essentiellement de ses collègues, des policiers comme l'était son fils. Elle avait lu le respect dans les regards qu'ils posaient sur la photo du défunt et en avait conclu que Takamasa avait été un policier estimé de ses pairs.

Kaga avait joué le rôle qui lui incombait en tant que fils du défunt. Debout avec le reste de la famille qui se tenait un peu à l'écart de l'assemblée, il avait suivi des yeux les participants qui faisaient l'offrande rituelle d'encens. Lorsque Tokiko était passée devant lui, elle avait lu le mot "merci" sur ses lèvres.

Ils ne s'étaient pas revus pendant quelque temps, mais étaient restés en contact épisodique par mail. Un peu après le premier anniversaire de la mort de Takamasa, elle lui en avait envoyé un pour lui demander comment s'était passée la célébration du premier anniversaire du décès.

Il lui avait répondu plus vite que d'ordinaire en laissant entendre qu'il avait été trop pris pour s'en occuper.

Elle avait cru comprendre qu'il n'était pas allé une seule fois sur la tombe de son père.

Dans le mail qu'elle lui avait immédiatement adressé, elle lui avait proposé quelques dates pour qu'ils y aillent ensemble.

En lisant sa réponse, elle avait cru y déceler son expression embarrassée. Mais il acceptait son offre et ils avaient fixé une date.

Il devait la prendre pour une infirmière qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. Tokiko elle-même avait de la peine à comprendre pourquoi Kaga la préoccupait à ce point. Du fait de sa profession, elle avait accompagné beaucoup de patients en fin de vie. Ses relations avec certains d'entre eux avaient duré plusieurs années et lui paraissaient presque familiales. Après leur décès, elle s'était toujours efforcée de prendre du recul. Mais elle n'avait pas encore réussi à le faire pour Kaga et son père. Et elle avait l'impression de ne pas en avoir terminé avec eux.

Le jour dit, ils étaient allés ensemble sur la tombe de Takamasa. Kaga lui avait confirmé qu'il n'y était pas retourné depuis l'enterrement. En l'entendant dire que son cousin y venait souvent, elle avait été choquée.

— De toute façon, je ne crois pas que mon père attende cela de moi. Il préfère que je le laisse tranquille, maintenant qu'il a trouvé le repos. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses, avait-il expliqué d'un ton détaché en regardant la pierre tombale.

Tokiko l'observait en ressentant une vague irritation. Elle avait eu le sentiment qu'elle devait lui dire quelque chose, sans savoir exactement quoi.

Ils avaient continué à échanger de rares mails. Elle concluait toujours les siens en lui demandant s'il était allé sur la tombe de son père. Kaga lui répondait la plupart du temps, sans préciser s'il l'avait fait.

Le deuxième anniversaire du décès de Takamasa était proche. Elle le lui avait rappelé dans un message récent. Il lui avait répondu qu'il n'y pensait pas encore.

Dans le mail suivant, elle avait écrit que ce serait bien de le célébrer, et que s'il était trop occupé, elle l'aiderait. En ajoutant, d'une manière un peu sentencieuse, que le devoir d'un fils était d'offrir à ceux qui se souvenaient de son père une occasion de se rassembler.

Kaga lui avait téléphoné deux jours plus tard. En raison de l'insistance de sa tante et de son cousin, il avait décidé de faire quelque chose, et il voulait savoir si elle était vraiment prête à l'aider.

Bien sûr, avait-elle répondu, avec le sentiment que quelque chose allait enfin changer après deux ans.

Lorsque Matsumiya Shūhei était arrivé sur les lieux, la circulation sur le pont Nihonbashi ne se faisait que dans un sens. Des voitures de police étaient garées sur le côté fermé. Des agents en uniforme dirigeaient la circulation au milieu du carrefour. Plusieurs équipes de télévision étaient déjà présentes sur les lieux.

Il n'y avait cependant presque aucun badaud. La victime avait été transportée à l'hôpital, il ne restait plus de traces visibles de ce qui s'était passé, et les passants n'avaient aucune raison de s'arrêter. Quand Matsumiya avait entendu qu'il s'agissait du pont Nihonbashi, il s'était attendu à devoir fendre la foule, et il était presque déçu.

Il venait d'enfiler ses gants et passait son brassard lorsqu'il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule. Il se retourna et vit Kobayashi, son chef d'équipe, qui le regardait en plissant les yeux.

— Bonsoir !

— T'as vraiment pas de bol, Matsumiya. T'étais avec ta copine, non ?

— Non. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— T'avais l'air si content quand t'es parti tout à l'heure. Comme si tu te réjouissais de ne pas avoir à rester.

— Je suis sûr que même vous, vous étiez heureux de rentrer chez vous un soir de garde. Et de passer du temps en famille.

Kobayashi renifla bruyamment.

— Tu aurais dû voir la tête de ma fille quand elle a compris que je me préparais à partir. Elle était visiblement ravie à l'idée que je ne serais pas beaucoup à la maison pendant quelque temps. Ma femme avait l'air aussi contente qu'elle. Tu sais, Matsumiya, si tu te maries un jour et que tu as une fille, il faut que tu saches qu'elle te quittera non pas le jour de son mariage mais au moment où elle entrera au collège.

— Je m'en souviendrai, répondit Matsumiya en riant jaune.

Les deux hommes saluèrent les agents qui avaient sécurisé les lieux et entrèrent dans le périmètre fermé au public. La victime avait été secourue sur le pont, mais aucun membre de la police scientifique n'était présent, car il avait été déterminé dès le premier message d'alerte que le crime avait été commis ailleurs.

Matsumiya, qui appartenait à la première division de la police judiciaire de Tokyo, avait été appelé alors qu'il se reposait chez lui, mais un grand nombre de ses collègues devaient l'avoir été avant lui. Le meurtre avait eu lieu au cœur de la ville et l'assassin courait encore. Le commissariat le plus proche, celui de Nihonbashi, ainsi que tous ceux des alentours devaient avoir reçu cet appel. Il y avait sans doute des barrages filtrants sur toutes les routes et avenues menant au pont Nihonbashi.

Matsumiya et Kobayashi jetèrent un coup d'œil à l'intérieur du poste de police au pied du pont. C'était là que travaillait Yasuda, l'agent de police qui avait découvert la victime.

Celui-ci, qui ne devait pas avoir plus de trente ans, accueillit ses deux collègues venus de la préfecture de police avec une tension visible. Sa main tremblait légèrement quand il les salua.

— Le chef de la première division de la police judiciaire ne va pas tarder, et vous lui raconterez tout en détail, mais j'aimerais que vous nous expliquiez les grandes lignes de ce qui s'est passé, commença Kobayashi, qui posa ensuite beaucoup de questions.

Matsumiya prit de nombreuses notes. L'histoire lui paraissait étrange. Que la victime ait essayé de fuir alors qu'elle était blessée à la poitrine pouvait se comprendre. Elle voulait sans doute échapper à son agresseur, ou trouver du secours. Mais pourquoi ne s'était-elle pas arrêtée au poste de police ?

Kobayashi devait penser la même chose car il posa la question à Yasuda.

— Je n'en sais rien. Il est passé devant le poste sans y jeter un regard. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai cru qu'il avait trop bu...

Si l'agent était debout devant le poste, il n'avait pas vu l'homme arriver et ne l'avait découvert qu'une fois qu'il s'engageait sur le pont. Que Yasuda ne se soit rendu compte de rien était compréhensible.

— Peut-être avait-il déjà perdu tant de sang qu'il n'avait plus les idées claires, souffla Kobayashi.

Ishigaki, le commandant du bureau auquel leur équipe était rattachée, arriva quelque temps après, en compagnie de leurs autres collègues. Avant d'interroger Yasuda, il rassembla ses hommes et leur apprit que la victime n'avait pas survécu à ses blessures.

— Autrement dit, nous avons un homicide. Les chefs sont déjà au commissariat de Nihonbashi. Une cellule d'enquête y sera créée, sauf si les barrages filtrants arrêtent le meurtrier. Tenez-vous-le pour dit.

Pendant qu'Ishigaki interrogeait Yasuda, Fujié, le responsable du service d'enquêtes du commissariat de Nihonbashi, vint le saluer. C'était un homme dans la force de

l'âge, maigre. Il leur apprit que le lieu du crime avait été découvert.

— C'est à une rue d'ici. Je vais vous y conduire.

Ishigaki, Matsumiya et leurs collègues le suivirent dans une rue fermée à la circulation. Une équipe de techniciens s'affairait sur le trottoir de gauche.

— Il y avait des traces de sang, mais pas en grande quantité. La victime a probablement saigné en marchant, expliqua Fujiié.

Ils se trouvaient tout près du bâtiment d'une société de courtage très connue, qui en imposait malgré l'obscurité. À quoi avait pu penser cet homme pour marcher si longtemps, un couteau enfoncé dans la poitrine ?

— Cette rue est peu fréquentée ?

— La nuit en tout cas, répondit Fujiié à Ishigaki. C'est la seule grande société qu'il y ait par ici.

— Donc il n'y a rien d'étrange à ce que personne n'ait fait attention à la victime ?

— Exactement.

— Vous m'avez dit qu'elle avait été identifiée, n'est-ce pas ? La famille a été prévenue ?

— Oui. Ils sont en route pour l'hôpital.

Ils reprirent leur marche jusqu'à un endroit situé juste avant l'entrée Edobashi de l'autoroute urbaine. L'accès piétonnier à l'autre côté par un souterrain était barré d'un ruban de balisage. Les techniciens de la police scientifique s'y affairaient, munis d'un équipement impressionnant.

— Comme vous le savez peut-être, ce souterrain mène de l'autre côté, expliqua Fujiié en le montrant du doigt. Il mesure une dizaine de mètres et nous avons du sang à l'intérieur. Mais pas de l'autre côté.

— Autrement dit, c'est là que l'agression a eu lieu, dit Ishigaki.

— C'est ce que nous pensons.

Les enquêteurs y entrèrent l'un après l'autre afin de ne pas gêner le travail des techniciens. Matsumiya mit des protections sur ses chaussures et y suivit ses collègues. Des rubans de balisage délimitaient un espace où passer. Il fit attention à ne pas en sortir.

Le souterrain était plus étroit que ce qu'il aurait imaginé, large de seulement trois mètres environ, long d'une dizaine, et haut d'à peu près deux. Il y avait du sang à mi-chemin entre les deux extrémités. La tache n'était pas grande, autour de cinq centimètres.

C'était la seule trace visible. Matsumiya continua à avancer et retrouva Ishigaki et ses collègues à la sortie, près du pont Edobashi.

Fujié jeta un coup d'œil sur le bloc-notes qu'il tenait à la main.

— Vous le savez sans doute, mais l'agent de police Yasuda a découvert la victime à 21 heures précises. Nos agents sont arrivés sur les lieux à peine quatre minutes plus tard, et les ont sécurisés. Mais pour l'instant, rien de suspect ne nous a été signalé.

Ishigaki hocha la tête et inspecta les lieux des yeux.

— Je me demande si beaucoup de monde passe par ici, glissa-t-il comme s'il se parlait à lui-même.

— À 21 heures, le pont n'est pas très fréquenté. Ni le passage souterrain, d'ailleurs. Enfin, je parle des piétons, parce que des voitures, il y en a.

Un flot ininterrompu de camions et de taxis roulaient sur l'avenue Shōwa-dōri qui passe sur le pont Edobashi.

— La victime a pu marcher jusqu'au pont Nihonbashi, alors qu'elle était blessée. Combien de temps lui a-t-il fallu ?

La question d'Ishigaki était adressée à Matsumiya.

— Normalement, ça prend trois ou quatre minutes. Mais probablement le double pour quelqu'un de blessé...

répondit-il prudemment, en s'efforçant de se représenter la situation.

— Oui, tu as raison. Et en dix minutes, son agresseur avait amplement le temps de prendre la fuite.

— Nous avons déjà contacté les entreprises de taxi. Mais pour l'instant, aucun chauffeur n'a signalé avoir pris en charge quelqu'un à proximité d'ici, dit Fujiié.

— Même sans monter dans un taxi... marmonna Kobayashi, le doigt pointé vers l'autre côté de la rivière. Une fois passé le pont, l'agresseur savait probablement qu'il s'en était tiré.

Matsumiya regarda dans cette direction. Malgré l'heure tardive, de nombreux passants traversaient la grande avenue sur le passage piéton.

Si l'agresseur a réussi à aller jusque-là, ça ne va pas être simple, se dit-il.

Juste avant que le taxi arrive à l'hôpital, Fumiko, qui était assise à l'arrière, se mit à fouiller dans son sac. Yūto, qui se trouvait à côté du chauffeur, perçut l'irritation de sa mère.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

La question venait de sa sœur, Haruka.

— Je crois bien que je l'ai oublié, répondit sa mère tout bas.

— Tu parles de... ton portefeuille ?

— Oui.

Haruka soupira. Yūto émit un "tss" irrité.

— Quand même, maman !

— J'étais troublée, ça se comprend, non ?

Son fils résista à l'envie de lui dire que ce n'était pas une excuse. Sa mère n'avait aucun sang-froid, il l'avait déjà remarqué.

— Vous avez oublié quelque chose ? demanda le chauffeur, qui avait dû suivre leur échange.

— Oui, mais... répondit Fumiko, embarrassée.

— Vous voulez que je vous ramène chez vous ?

— Non, ce n'est pas la peine, dit Yūto. J'ai de l'argent sur moi.

Il regarda le taximètre. Bien qu'ils aient pris le taxi à Meguro, le montant indiqué n'était pas très élevé. Il

sortit son portefeuille de sa poche et s'assura qu'il avait assez sur lui.

— Ça va aller, ajouta-t-il.

— Merci, souffla Fumiko.

Mais sa voix manquait d'entrain. Le portefeuille n'était pas l'objet de ses préoccupations. Ni celui de celles de son fils, d'ailleurs.

Il était presque 23 heures, mais il y avait encore beaucoup de circulation. Et de voitures de police. Le chauffeur dit qu'il avait dû se passer quelque chose.

— Sans doute, répondit Yūto, se sentant obligé de lui répondre.

Ils ne tardèrent pas à arriver à l'hôpital. Le taxi les déposa en face de l'entrée principale, mais tout était éteint à l'intérieur, et la porte automatique ne s'ouvrit pas à leur approche.

— C'est bizarre. Par où peut-on entrer ? s'interrogea Fumiko en lançant un regard affolé.

— Au téléphone, ils ne t'ont pas dit d'utiliser l'entrée de nuit, maman ?

En entendant Haruka, Fumiko porta sa main à sa bouche.

— Mais oui, tu as raison. Le policier l'a précisé.

— Tss, fit à nouveau son fils. Reprends-toi, maman !

Ils virent un panneau indiquant l'entrée de nuit sur le côté, et ils y allèrent tous les trois. Un homme trapu muni d'une torche électrique vint à leur rencontre.

— Madame Aoyagi ?

— Oui, c'est moi, répondit Fumiko.

L'homme éteignit sa lampe, et leur montra son insigne de police.

— Nous vous attendions.

C'était un enquêteur venu du commissariat de Nihon-bashi.

— Et mon mari... demanda-t-elle. Comment va-t-il ?

Le visage du policier s'assombrit. Comme s'il hésitait à répondre. À cet instant, Yūto comprit.

— Je suis désolé, commença le policier, mais je dois vous annoncer qu'il est décédé très peu de temps après son arrivée ici. Je vous présente mes condoléances.

Le jeune homme eut l'impression que ces paroles prononcées avec peine ne le concernaient en rien. Il avait à la fois le sentiment que ce n'était pas réel et que c'était ce à quoi il s'était attendu.

Debout à côté de lui, Haruka se cachait la bouche des mains. Les yeux écarquillés, elle paraissait figée.

— Vous mentez ! protesta leur mère. Je n'y crois pas ! Comment cela serait-il possible ? Pourquoi fallait-il qu'il soit tué ?

En voyant le policier se rapprocher de sa mère, Yūto lui prit le bras. Elle se laissa tomber à genoux, et se mit à sangloter.

Haruka l'imita, debout. Leurs pleurs résonnaient dans l'air.

— Mon père... Où se trouve-t-il ? demanda Yūto.

— Je vais vous emmener, répondit le policier.

— Maman et Haruka, venez ! Ça ne sert à rien de pleurer ici !

Yūto se pencha pour faire se redresser sa mère. En voyant son ombre et la sienne projetées sur le sol, il saisit enfin ce qui lui arrivait.

Le visage de Takeaki dans la mort était bien plus beau qu'il ne s'y attendait. Son père avait le même teint bronzé que dans la vie, et hormis le fait qu'il ne respirait pas, on aurait presque dit qu'il dormait. Ou plutôt, son expression apaisée lui parut différente de celle qu'il

avait d'ordinaire. Pour autant que Yūto se souvienne, son père avait, même en dormant, l'air de réfléchir à quelque chose dont il n'était pas satisfait.

Sa mère s'agenouilla et caressa la tête de son mari, en répétant : "Mais pourquoi, mais pourquoi". Accroupie au bord du lit où reposait le corps de son père, Haruka sanglotait convulsivement.

Le policier quitta la pièce, sans doute par égard pour leur chagrin. Yūto ne savait comment se conduire. Il comprenait qu'il devait montrer du chagrin, mais n'en ressentait aucun. Il voyait sa mère et sa sœur, sans réussir à se débarrasser de l'idée que, d'habitude, elles ne se gênaient pas pour dire du mal de Takeaki.

On frappa à la porte, qui s'ouvrit. Le policier réapparut.

— Si vous vous en sentez capables, nous aimerions vous poser quelques questions.

Yūto baissa les yeux vers sa mère et sa sœur.

— Qu'en penses-tu, maman ?

Fumiko hocha la tête. Elle essuya ses larmes avec un mouchoir et se redressa.

— Je veux bien essayer. Et j'ai beaucoup de questions pour vous.

— C'est tout à fait compréhensible, répondit le policier en baissant la tête.

Il les emmena dans une pièce au même étage. Un panneau sur la porte indiquait : "accueil", une table et des chaises y étaient disposées.

— Vous connaissez le pont Nihonbashi ? Sur la rivière du même nom, demanda-t-il.

— Près de Mitsukoshi ? s'enquit Fumiko.

— Exactement, répondit-il. Aujourd'hui, vers 21 heures, un agent du poste de police au pied du pont y a trouvé votre mari. Il avait été poignardé.

— À cet endroit-là ?

— Non. Il a été agressé ailleurs. Et il a ensuite marché jusque-là, un couteau enfoncé dans sa poitrine. Une ambulance l’a immédiatement transporté à l’hôpital. Comme il avait dans son téléphone un contact nommé “maison”, le policier qui était dans l’ambulance s’en est servi pour vous appeler.

C’était à cet appel qu’avait répondu Fumiko, à peine une heure plus tôt.

— Mon mari était encore vivant à ce moment-là ?

— Probablement. Mais son état était déjà critique. Nous ne pouvons rien dire de plus tant que l’autopsie ne sera pas faite.

En entendant ce mot, Yūto se dit qu’il s’agissait d’un crime, et que sa famille et lui y étaient mêlés.

— Mais qui l’a poignardé ? demanda Fumiko. L’assassin a été arrêté ?

— Non, il est en fuite. Pour l’instant, nous ne savons rien de plus. Comme votre mari n’avait pas son portefeuille sur lui, on ne peut exclure la possibilité d’un crime crapuleux. Nous avons mis en place des barrages. Avec des hommes du commissariat de Nihonbashi et de tous ceux des alentours. La préfecture de police de Tokyo a aussi envoyé ses brigades mobiles. J’imagine qu’en chemin, vous avez croisé beaucoup de voitures et de motos de police.

Yūto hocha la tête sans rien dire.

— L’assassin n’a pas pu aller très loin. Nous ne devrions pas tarder à l’interpeller.

Yūto résista à l’envie de dire “et alors ?” à ce policier qui paraissait si sûr de lui. Même si la police retrouvait l’assassin, et même s’il était condamné à mort, cela ne ferait pas revenir son père. À partir de demain, lui et sa famille allaient devoir affronter un quotidien douloureux

sur le plan matériel et psychologique. Il eut presque le vertige en pensant à la noirceur du désespoir qui les attendait.

Soudain, une immense colère l'envahit. Pourquoi quelqu'un quelque part avait-il décidé de leur faire cela ?

Le policier leur demanda le lieu et la date de naissance de son père, et posa des questions sur l'entreprise pour laquelle il travaillait, sa formation, et son quotidien. Il voulut aussi savoir si son père était en conflit avec quelqu'un ou s'il avait des difficultés professionnelles. Mais ni lui, ni sa mère, ni sa sœur ne surent lui répondre. La réalité était que Takeaki parlait très peu de son travail à la maison, qui n'intéressait guère, force était de le reconnaître, sa famille.

La perplexité du policier qui prenait des notes était visible. Très peu de leurs réponses lui paraissaient utilisables. Yūto s'imagina que cette famille qui ne savait presque rien devait l'irriter.

Un téléphone vibra dans la poche de la veste du policier qui quitta la pièce en s'excusant.

Fumiko soupira profondément. Elle porta une main à son front, comme si elle avait soudain mal à la tête.

— Pourquoi ? Pourquoi une chose pareille devait-elle nous arriver ?

— Maman, tu ne vois rien qui puisse l'expliquer ?

— Bien sûr que non ! Comment pourrais-je ? Mais... que va-t-on faire ? Je me demande si son employeur nous aidera...

Elle semblait se faire du souci sur le plan matériel. Il était mal placé pour trouver cela inconvenant, car il se demandait aussi ce qu'ils allaient devenir. Pourrait-il entrer à l'université l'année prochaine ?

Le policier revint. Il semblait plus énergique que quelques instants plus tôt.

— J'ai quelque chose d'important à vous apprendre. Nous avons un suspect.

Yūto retint son souffle.

— Vous voulez dire l'assassin ? demanda sa mère.

— Nous n'en sommes pas encore sûrs. Il s'agit d'un jeune homme. Et je voulais vous demander si vous pouviez m'accompagner au commissariat de Nihonbashi.

— Pour le rencontrer ? Je veux dire, cet homme qui a tué mon mari ?

La voix de sa mère était tendue.

Le policier fit non de la main.

— Non, non, nous aimerions vous demander d'identifier quelques objets. Pour l'instant, nous ne savons pas encore si le suspect est l'assassin. Vous acceptez de me suivre ?

Fumiko regarda son fils. Il ne trouva aucune raison de refuser.

— Allons-y, dit-il.

Une demi-heure plus tard, une voiture de police les y emmena. Malgré l'heure tardive, de nombreux véhicules des médias étaient garés à proximité du commissariat. Yūto craignit un instant que des journalistes ne viennent leur poser des questions, mais personne ne s'approcha d'eux lorsqu'ils descendirent de voiture. La nouvelle n'avait peut-être pas encore été annoncée.

De l'extérieur, le commissariat ressemblait à un immeuble de bureaux récent, mais l'ambiance à l'intérieur était radicalement différente. La première chose qui sautait aux yeux était le grand escalier. Il avait une belle rampe sculptée. Le comptoir d'accueil était en marbre, et le lampadaire qui pendait du plafond était ancien. Le policier leur expliqua qu'au moment de la rénovation du commissariat, il avait été décidé, comme l'avaient suggéré de nombreux employés, de garder une partie de la décoration originelle.

Il les conduisit dans un petit espace d'accueil, et leur demanda s'ils avaient soif. Bien qu'ils aient dit non, une policière leur apporta du thé vert.

Fumiko porta immédiatement le gobelet à ses lèvres.

— Ce serait un jeune homme, murmura-t-elle.

— Tu as une idée de qui ça peut être ? lui demanda son fils.

— Pas vraiment... fit-elle en secouant la tête. Mais des jeunes, il y en a sans doute beaucoup à son travail.

La conversation n'alla pas plus loin. Yūto s'intéressait encore moins que sa mère au travail de Takeaki. La seule chose qu'il savait était qu'il occupait un poste assez élevé dans la société d'équipement pour le bâtiment qui l'employait.

Au bout de presque une heure, le policier revint.

— Désolé de vous avoir fait attendre aussi longtemps. Vous voulez bien me suivre ?

Il les emmena dans une autre salle de réunion. Plusieurs hommes étaient debout autour de la table, certains en civil, d'autres en uniforme. Leurs visages sévères, leurs expressions tendues intimidèrent Yūto, qui évita de croiser leur regard.

Le policier présenta la famille à ses collègues, qui saluèrent de la tête. Était-ce leur manière d'exprimer leurs condoléances ?

— Nous voulons vous demander d'identifier quelques objets, annonça-t-il d'une voix forte. Par ici, s'il vous plaît.

Les Aoyagi s'approchèrent de la table. Plusieurs sacs en plastique transparent y étaient disposés. Yūto plissa les yeux et comprit de quoi il s'agissait.

— Comme je vous l'ai dit, nous avons un suspect. Il avait sur lui un portefeuille dans lequel nous avons retrouvé un permis de conduire au nom d'Aoyagi Takeaki